

## **Par le petit bout de la lorgnette**

Anne CALBERG

(37)« Le grand secret de la psychanalyse, nous dit Lacan, c'est qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. »

Est-ce une conception du monde ?

C'est la question que j'essayerai de déployer ici au travers d'un cas clinique puisqu'il m'est difficile de conceptualiser les choses en dehors de ma pratique.

Cet homme, qui m'est envoyé par son généraliste, s'adresse à un psychiatre. Il ne vient pas demander une cure analytique, il vient demander qu'on le remette en selle, qu'on lui permette de se ressaisir, de retrouver sa place d'homme, sa place de père. C'est pour ses enfants, c'est à cause de ses deux fils qu'il veut s'en sortir. Il vient donc demander à un « Autre » en place de « supposé savoir » de le débarrasser de ses symptômes pour qu'il puisse reprendre une vie norme-mâle. Mon patient a quarante-sept ans, il est directeur commercial dans une moyenne entreprise. Il est le numéro deux de l'entreprise.

(38)Un mois avant ce premier entretien, en voyage d'affaires, roulant à toute allure sur une autoroute, il a été pris d'un malaise. Il a juste eu le temps de s'arrêter sur la bande d'urgence et il s'est retrouvé avec une hémiparésie transitoire et des troubles de la vue. De retour chez lui, on diagnostique

une thrombose de l'artère cervicale postérieure gauche d'origine spastique probable. Il garde comme séquelle un scotome à droite.

Lorsqu'il me consulte, il est toujours en invalidité, il a essayé de reprendre son travail sans succès. Il n'ose plus conduire sa voiture et présente des malaises beaucoup plus atypiques : tachycardies, sueurs froides, impression qu'il va mourir. Ces malaises le clouent littéralement sur place et l'empêchent de sortir de chez lui. Il est très anxieux et déprimé. Quinze jours après ces premiers entretiens, il va néanmoins reprendre son travail.

M. X est fils unique, son père est mort six ans auparavant d'une thrombose cérébrale en deux jours de temps. Sa mère est décédée depuis seize ans suite à des troubles cardiaques.

Dès le premier entretien, il me parle de son entreprise et des soucis que celle-ci lui cause. Si c'est grâce à lui, dit-il, que l'entreprise fonctionne encore, il ne s'entend plus guère avec son patron et l'atmosphère est devenue insupportable depuis que celui-ci est aux commandes. Mon patient a fait toute sa carrière dans cette entreprise au départ familiale, entreprise qui petit à petit a pris une certaine envergure. M. X y a aussi gravi lentement les échelons.

Quelques années auparavant, lors du départ d'un des deux administrateurs qui gèrent l'entreprise, son patron actuel - entré cinq ans avant lui dans l'affaire et qui possède une fortune personnelle - rachète la part de celui qui s'en va et prend donc sa place. Il était convenu qu'au départ du second administrateur, M. X, qui n'a pas de fortune personnelle, rachèterait un petit nombre de parts de l'entreprise qu'il mettrait à capitaliser et deviendrait ainsi le second administrateur.

Cinq ans avant les faits qui l'amènent chez moi, le second administrateur s'en va comme prévu et le patron actuel trahit M. X, pourrait-on dire, en introduisant dans la maison un beau-frère fortuné qui rachète toutes les parts de celui qui s'en va. A deux, ils font artificiellement monter la valeur de (39)l'entreprise pendant deux ans puis la revendent à un très bon prix à des Allemands. Depuis trois ans donc, l'entreprise, gérée jusque là en « bon père de famille », est devenue filiale allemande d'une grosse multinationale avec comme administrateur délégué en Belgique celui qui a vendu, le beau-frère s'étant retiré après la vente. M. X vient en deuxième place dans cette filiale comme directeur commercial.

La vente de cette entreprise à une société étrangère a été pour lui le premier grand choc et la perte de ses espoirs de devenir un jour administrateur pour pouvoir la léguer à son tour à ses fils. Ce n'est pourtant pas à cette époque-là qu'il va tomber malade comme on peut le remarquer. Même s'il insiste pour me dire combien cette affaire a été l'échec de sa vie, combien il s'est senti trahi, on peut penser que ce coup, à l'époque, il l'a surmonté. C'est ce qui m'a fait soupçonner que la trahison s'inscrivait ailleurs.

Tout va bien dans son existence si ce n'est son rapport à ce patron. Cet homme, il le connaît depuis longtemps : à cinq ans d'intervalle, M. X étant cinq ans plus jeune, ils ont fait toute leur carrière ensemble. Ce qui les distingue, c'est peut-être bien la fortune personnelle. C'est grâce à sa fortune personnelle qu'il a pu dépasser mon client dans la hiérarchie. Celui-ci ne semble en concevoir aucune jalousie : « C'est comme cela, il avait la fortune ». Ce n'est pas sa place qu'il conteste ; ce qu'il conteste, c'est son caractère imbuvable, le mépris qu'il exerce sur tout le monde, le manque de respect qu'il a pour autrui. Il crée dans l'entreprise une atmosphère très désagréable parce qu'il crie sur tout le monde, il traite tout le monde d'incapable, il sait tout. En plus, il commet des erreurs qu'il ne veut pas reconnaître et dont il accuse ses collègues. Il est très doué dans la gestion à court terme, dit mon patient, mais pour le long terme - domaine où M. X montre des qualités certaines - ça ne va pas. A ne pas vouloir écouter ses conseils, l'entreprise est en train de régresser alors que jusque là, elle n'avait fait que bonifier. Ce n'est pas la conjoncture économique mauvaise qui peut expliquer cela, ce sont des erreurs de gestion ; mon patient est formel.

M. X dit que ça ne va plus entre eux, surtout depuis qu'il a vendu l'entreprise. Cette entreprise, c'était comme son enfant, comme leur enfant à tous ; pourquoi l'a-t-il vendue ? Pour de l'argent certes, il a fait une très bonne affaire. Au fil des séances, la vérité s'avère aussi autre.

(40)C'est ici que le travail de la propre cure de l'analyste peut venir subvertir le discours du patient et faire entendre autre chose qu'après tout, ce qu'on pourrait entendre comme un banal conflit de personnes, un banal enjeu de pouvoir, une querelle fratricide. Ne prétend-il pas, mon patient, que c'est grâce à lui que cette entreprise fonctionne ? Cela doit être vrai en partie puisque régulièrement les clients de l'entreprise sont surpris d'apprendre que ce n'est pas lui mais plutôt l'autre qui est le patron. On pourrait donc penser que ce patient ronge

son frein de ne pas être effectivement aux commandes.

L'analyse nous enseigne que pour être aux commandes, du moins pour y être en son nom propre, il faut avoir subi au moins une perte. Ou dit autrement, avoir connu, je dirais au sens biblique du terme, c'est-à-dire dans sa chair, un deuil. Ce que nous enseigne le patient psychosomatique, c'est que ce deuil, ce sacrifice pour l'instance phallique, ce sacrifice pour le père dirait Charles Melman, il ne l'a pas fait. L'offrande à l'Autre de son corps, voire de sa vie, vient indiquer que son corps et le corps de l'Autre ne font qu'un, que la livre de chair n'a pas été payée – je fais allusion ici au passage du corps organisme au corps signifiant. Je vous rappelle que mon patient vient consulter parce qu'il ne peut plus être aux commandes, au volant de sa voiture. Il dira d'ailleurs dans la cure lors du départ de son chef en vacances : « Pour l'instant, je suis au volant » (sic).

L'histoire du patient indique qu'il a toujours fait « corps » avec son père. Corps contre un Grand Autre peut-être bien ravageant puisqu'il semblerait que sa mère était plutôt paranoïaque. Querelleuse, me dit-il, elle cherchait noise à tout le monde, faisait le vide autour d'elle. « Mon père n'osait rien lui dire mais on tenait le coup ensemble dans une grande complicité [...] Il était resté pour moi, je pense. » Je pense moi qu'il était resté parce qu'il ne pouvait faire autrement ; ayant eu un père assez brillant quant à son métier mais qui dilapidait son argent avec les femmes, il avait choisi d'être un employé besogneux et de rester fidèle à son épouse.

Quand mon patient veut se marier, la mère le lui interdit car elle l'avait conçu, dit-elle, pour elle, pour qu'ils restent toujours ensemble. Affranchi par le service militaire, M. X passe néanmoins outre cette injonction maternelle. Durant la première année de son mariage, elle viendra tous les jours chercher noise à l'épouse en la déblatérant. Mon patient fait une première dépression (41) et des troubles psychosomatiques durant cette première année de mariage. C'est en consultant un homéopathe en qui il a toute confiance et surtout en interdisant l'accès de sa maison à sa mère, c'est-à-dire en la mettant littéralement à la porte qu'il va se remettre. « Elle m'avait mise sur un piédestal et moi aussi ».

Avec le père donc, copinage parfait, alter ego en soutien mutuel. Le père le trahira cependant une fois, à la fin de sa vie, pour une femme – la femme de son frère aîné avec qui il s'était remis après la mort de son épouse –, trahison passagère

sur laquelle le fils s'interroge encore mais perdue dans la mort du père qui survient peu de temps après.

Dans sa vie sentimentale, on retrouve aussi cette problématique du double, de l'alter ego, du miroir. Sa femme est parfaite selon lui. Elle travaille, donc on partage les tâches. Ils ont les mêmes goûts, les mêmes aspirations ; ils ne se disputent jamais. L'entente est idéale mais plutôt asexuée. « Ce qui prime dans un couple c'est plutôt l'amour et l'amitié que le sexe ».

Son fils aîné, rhétoricien, c'est comme lui et son père : une grande connivence, une très bonne entente. C'est ce fils qui vient le conduire à la consultation le temps qu'il n'ose conduire.

Son fils cadet a plus difficile au niveau scolaire mais « c'est un bon gamin ». Il a souffert d'un eczéma généralisé entre deux et dix-huit mois. Durant deux ans, son père l'a bercé et a dormi toutes les nuits avec lui en lui tenant les mains pour qu'il ne se gratte pas la nuit. C'est de nouveau un homéopathe qui est venu à bout de ce symptôme. Cet enfant était né après deux autres, deux garçons, me précise le patient, mort in utéro vers cinq mois de grossesse pour cause indéterminée.

Pendant des années, mon patient a eu un grand ami qui est soudain entré à la trappe. Un jour, voulant aller lui rendre visite, il apprend qu'il en est sorti et découvre à sa grande stupéfaction qu'il s'est mis en ménage avec - devinez, me dit le patient - un autre homme. « Il a fallu que je le voie pour le comprendre. » Néanmoins cet ami lui avait dit avant d'entrer à la trappe que c'était à cause de lui qu'il y entrait, ayant constaté qu'il resterait fidèle à son épouse.

Dans le transfert, il faut déployer une certaine énergie pour l'amener à (42) parler de lui. Il est plutôt là pour entendre la bonne parole. Comme vous pouvez l'entendre, rien n'est problématique dans son existence, sauf ses rapports à ce patron. Mais là encore, le tour est vite fait puisque à n'y prendre garde, il est catalogué comme objet persécuteur.

Je voudrais vous rapporter trois moments de la cure qui m'ont intéressée quant à la question ici posée. Lors d'une séance où il m'explique que les erreurs de son patron mettent actuellement l'entreprise en régression, il dit à propos de cette entreprise : « Il m'a fait ça... » ; dans une confusion totale entre l'entreprise et lui - entre le « corps » de l'entreprise et

son corps à lui -, ce que je lui fais remarquer et qu'il entend.

C'est à la séance suivante qu'il amène les deux premiers rêves de la cure dont celui-ci : « Il se masturbe avec un autre homme quand apparaît dans l'embrasement de la porte une petite fille tout en blanc qui regarde la scène ». Là dessus, il se réveille. Il me raconte ce rêve parce qu'il sait que ça fait partie du traitement ; il se demande où il a été cherché cela. Ça ne lui évoque rien du tout. C'est néanmoins à cette séance qu'il me ramène son amitié avec le futur moine et ce pour m'expliquer qu'effectivement les rapports avec les hommes lui ont toujours paru plus simples puisqu'on y maintenait mieux la distance qu'avec les femmes : « C'est plus sain. »

Dans les séances qui suivent, il va beaucoup mieux et semble mieux tenir sa place dans l'entreprise dans le sens qu'il remet plus franchement en cause son patron en ne courant plus derrière lui comme un petit garçon (sic) et en n'étant plus prêt à faire tout et n'importe quoi. Clairement, il lui impose ses limites.

Je pense qu'un rêve comme celui-là est un rêve qui indique très probablement quelque chose de son fantasme et qui plus est, le fait qu'il puisse me le raconter, c'est-à-dire en faire adresse à l'Autre, le remobilise dans une dialectique et entame la question du deuil de cet autre, de ce double imaginaire, question à mon avis essentielle dans cette cure.

Le deuxième rêve qu'il va amener quelques semaines plus tard suit une séance où il ne va pas bien et où il s'est montré particulièrement ému en me disant que c'était pour ses fils qu'il fallait qu'il tienne le coup, séance où il évoque aussi le deuil à faire d'être chef ou du chef. La fois suivante (43) donc, il amène le rêve suivant : « En compagnie de ses deux fils, il va à l'inauguration d'une nouvelle papeterie ; il y rencontre son chef ; il l'empoigne et lui dit : "Maintenant, ça suffit où je te casse la gueule." »

Après ce rêve, de nouveau pendant quelques semaines, il semble pouvoir mieux tenir sa place dans sa société et surtout par rapport à ce patron tout en présentant un minimum de symptômes somatiques.

Quelque temps après, lors d'une conversation avec son patron où il lui indique noir sur blanc ses erreurs de gestion et le somme de faire marche arrière, celui-ci lui donne raison tout en lui disant qu'il ne peut faire marche arrière pour des questions de prestige personnel. A l'issue de cette

confrontation, M. X recommence à présenter une série de malaise qui l'empêchent de conduire son véhicule et de quitter facilement son domicile. C'est aussi à ce moment-là qu'il pensait arrêter les séances chez moi puisqu'il allait beaucoup mieux.

Il amène cette fois-là un troisième rêve : « Des voleurs sont entrés dans sa maison ; il se réveille sur cet énoncé ». Il ne fait rien de ce rêve et toute la séance est une incantation à ce que se terminent ces symptômes qui lui tombent du ciel. Pas de travail de deuil donc dans ce moment de la cure. Rêve et séance passive où un « Autre indéterminé » règle l'univers sous une forme paranoïsante ; rêve où le rêveur est mis en position d'objet, en position de subir son destin, son fatum de sujet d'une machination cosmique. « Ça me tombe dessus. »

Vous allez me dire, voilà une position bien commune. Prenons, par exemple, un chrétien. Se fera-t'il sujet de son malheur ? Pas forcément, me direz-vous, puisque c'est Dieu qui envoie des souffrances sur terre pour mettre les hommes à l'épreuve. « Seigneur, Seigneur, pourquoi m'as-tu abandonné », dit Jésus sur le Mont des Oliviers. Voilà pourtant une plainte dialectisée, prise dans une adresse à l'Autre même si elle suppose une crise de foi. L'Autre est là ; il n'est pas simple double imaginaire ; il fait nomination pour le sujet ; il introduit au tiers ; il permet la révolte.

Vous connaissez tous ce paradoxe de Lacan : « *Se passer du père à condition de s'en servir.* » Cet énoncé marque notre aliénation fondamentale au jeu du signifiant, au Phallus comme signifiant. Est-ce qu'on ne pourrait dire (44) que le patient psychosomatique est un patient qui inverserait en quelque sorte la proposition : il ne se passe pas du père - du moins, du père imaginaire -, mais il ne s'en sert pas. Le patient psychosomatique ne se sert pas du père comme signifiant, comme coupure ; d'où, il est rivé au corps de l'Autre, greffé à un autre réel. Tant qu'il vit dans la complétude d'un petit autre « tout puissant », « qu'il fait Un à deux » dirait Nusinovici, ça marche. Quand il appert à travers ce petit autre dans un moment de séparation, par exemple, que l'Autre est barré, qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, c'est la catastrophe physique puisque le Père comme signifiant ne vient pas faire coupure et mettre l'organisme comme corps à l'abri du Grand Autre.

Pour M. X, un chef est un chef, un père est un père, un fils est un fils. Il ne peut donc supporter que cet autre en position

de chef soit en définitive un « poltron » puisque lorsqu'il a accédé à cette place, il s'est empressé de vendre, bien sûr pour de l'argent, mais aussi pour ne pas être à cette place-là qui manifestement l'angoisse, d'où sa veulerie accentuée depuis lors. Qui plus est, un mois avant l'accident vasculaire, ce patron a tenté de lui faire signer un nouveau contrat soi-disant plus performant. Dans ce nouveau contrat, son ancienneté n'était plus reprise et il pouvait le licencier du jour au lendemain, sans le conseil d'administration. M. X a refusé de signer ce contrat, mais cette affaire a été le coup de grâce : « Là, j'ai senti qu'il me tirait dans le dos. C'était mon arrêt de mort. J'ai plus mal pris cela que la vente de l'entreprise. Comment a-t-il osé ? »

C'est là, je pense, que se situe le baiser de Judas, après vingt-cinq années d'un tandem en définitive plutôt bienheureux.

En fait, depuis qu'il a vendu, cet homme se désintéresse de l'entreprise, et c'est sans doute un vent de Berlin qui l'a poussé à faire signer ce contrat à M. X et aux autres. Autre hypothèse : bien qu'il montre assez à M. X qu'il ne peut se passer de lui, il voulait pouvoir avec cette arme de chantage récupérer le pouvoir, n'ayant plus que le commandement. C'est donc de ce petit autre imaginaire avec qui il a fait toute sa carrière, toujours un peu en retrait, qu'il doit se détacher.

Au téléphone, on les confond ; physiquement, ils ont la même allure ; il n'empêche que régulièrement, c'est M. X qu'on prend pour le patron. Dans les faits, il semble de plus en plus occuper cette place, mais c'est tenir cette (45)place du lieu même de son énonciation qui paraît difficile. Dans l'instant de la cure, il est dans la rage de devoir faire le deuil de cet alter ego. Il en est littéralement malade.

Reconnaître la castration de ce petit autre ne serait-il pas reconnaître la sienne propre plutôt que de la contourner en faisant court-circuit sur le corps.

Je poserais donc la question suivante : est-ce que pour le psychosomatique, ce qui lui poserait problème, ce ne serait pas justement de manquer à certains moments ou dans certaines circonstances bien précises de conception du monde ? <sup>1</sup>

---

1 Lors des journées des 7 et 8 mai 1994, Charles Melman me faisait remarquer très judicieusement que l'on pourrait tout aussi bien dire que le patient psychosomatique souffrirait d'un « trop de conception du monde », idée que je partage avec lui dans des cas où la vision du monde est d'emblée plus franchement « paranoïaque » ou « paranoïsante ». Ce qui m'a fait penché ici pour un « manque de conception du monde », c'est cette vision du monde du moins dans les premiers temps de la cure où les rapports humains sont décrits sans problème, sans arrête – hormis les rapports avec ce



Je m'explique. Ce qui fait conception du monde pour chacun d'entre nous, c'est le fantasme. C'est à travers ce petit bout de la lorgnette que s'ouvre notre fenêtre sur le monde, soit notre protection la plus efficace contre le vide de l'Autre. Bien sûr, elle fait aussi, cette petite lucarne, ce qui nous fonde comme sujet du désir comme Sinthome.

Le fantasme serait dans le psychosomatique présent mais par moments non opérationnel, c'est-à-dire figé, « gelé », non pris dans une dialectique.

« *Trop occupé, nous dit Lacan, à sacrifier sa castration à la jouissance de l'Autre, le névrosé se figure que l'Autre demande sa castration* »<sup>2</sup>. En paraphrasant, on pourrait peut-être dire pour le psychosomatique : « Incapable de formuler une demande à l'Autre, le psychosomatique contourne la question de la castration. Se présentant comme sujet non divisé, il n'a pas affaire à un Autre barré ».

Or, nous dit Lacan, « *à condition qu'elle oscille de \$ à a dans le fantasme, (46) la castration fait du fantasme cette chaîne souple et inextensible à la fois par quoi l'arrêt de l'investissement objectal qui ne peut guère outrepasser certaines limites naturelles, prend la fonction transcendantale d'assurer la jouissance de l'Autre qui me passe cette chaîne dans la Loi* ». « *A qui veut vraiment s'affronter à cet Autre, s'ouvre la voie d'éprouver non pas sa demande, mais sa volonté* ».

Le fantasme permet donc une certaine légèreté. Il nous permet, les yeux voilés sur l'obscénité du monde, de nous mouvoir sur cette scène du monde, de papillonner d'un partenaire à l'autre sans trop de difficultés. Cette question de l'entame de l'Autre est donc nécessaire au bon fonctionnement du fantasme - au bon fonctionnement de la chaîne.

Que peut donc un analyste pour un tel patient dont le fantasme serait dans une trop « grande fixité » ce qui l'empêcherait au fond tout simplement d'aller voir ailleurs quand un petit autre le trahit, de changer le tableau dans le cadre suspendu, d'aller contempler d'autres cieus à travers sa lucarne.

C'est là, je pense, que s'inscrit la question de départ : « *Il n'y a pas d'Autre de l'Autre* », est-ce une conception du monde ?

---

patron. Ceci dit, ce « trop » ou « trop peu » de conception du monde sont deux formes d'énoncés apparemment opposés mais se rejoignant en définitive, tout à fait dans la négation du sexuel qu'ils sous-tendent.

2 *Ecrits*, p. 826.

Je vous répondrai oui, si c'est un énoncé, non si c'est un acte, l'acte de l'analyste.

Voilà, c'est tout ce que je pouvais vous dire aujourd'hui, bien évidemment, par le petit bout de ma propre lorgnette, que j'ai tenté, eu égard à vos oreilles d'analystes, de rendre la moins opaque possible.